

La suite du récit

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 36, numéro 3 (213), juin 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (1994). La suite du récit. *Liberté*, 36(3), 173–175.

EN MARGE

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

LA SUITE DU RÉCIT

J'ignore d'où viennent les débuts, les premiers vers d'un poème, les mots entendus dans le brouhaha des jours, qui imposent leur différence. Cependant, je suis frappée par leur netteté. Les sujets s'avancent en sautilant, prêts à séduire. Les débuts se tiennent droit ; graves, ils attendent d'être vus.

Le début d'*Aurélia* est entre rêve et conscience, mais c'est encore à la seconde que permettent d'accéder les portes de corne. Tandis que gagne l'engourdissement, une autre existence peut débiter qui rend quelconque celle qui l'a précédée. Il existe des débuts d'une autre espèce. *C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar ou Monsieur, Nous étions bien abusés. Je ne suis détrompé que d'hier ; jusque-là, j'ai pensé que le sujet des disputes de Sorbonne était bien important, et d'une extrême conséquence pour la religion.* Ces débuts, à l'élan si vigoureux, ne disent qu'une chose : leur objet tombait sous le sens. Il suffisait de s'en emparer.

Mais les débuts ne seraient pas doués d'une force aussi grande s'ils n'avaient les choses pour adjuvants : certaine main posée puis retirée avec à-propos, la couleur du ciel hier après-midi, tout ce que nous entassons dans le beau débarras de nos sens en attendant une meilleure utilisation.

Avec Patrick Guyon¹, les choses tournent vers nous un regard frémissant. Nous passons outre ou nous arrêtons, mais les choses poursuivent leur défilé paisible. Chez Virginia Woolf, elles adviennent par juxtaposition et formeraient presque un fatras, n'était le regard : celui de Mrs. Dalloway dans Bond Street ou d'une jeune fille qui traverse la vie comme le fil le beurre. Chez Guyon, elles nous attendent un peu.

Les choses existent selon leur ordre propre, cependant que la conscience que nous en avons est aléatoire, alors que toutes — la crue des eaux qui inonde les champs avec la tête luisante d'un mulot au loin, le pas d'un cheval qui martèle le pavé d'un village refermé sur son dimanche, la pie, tout en haut dans la pinède, la mouche sur le fruit — avec leur beauté, leurs particularités, leur bruissement, devraient nous retenir et nous laisser, avant de se remettre en marche, riches d'un moment rond et plein.

*(...) chacun entrerait dans son matin à lui, œuvrant au récit invisible, ou bien le réveillant, comme s'il était endormieillé, ou bien le nettoyant, comme s'il était couvert de suie — chacun chargé de sa part, avec un regard net, sorti tout droit du visage, et de la façon que les taillis du square se haussent comme des nuques (...)*²

Le plus souvent, il n'en est rien. Nous sommes indifférents, ou pressés, ou avons mieux à faire, et les choses en sont réduites à mener une existence parallèle, comme si la pensée répugnait à la pure sensation, jugée toujours trop lacunaire. Moins les mots qui en rendraient la texture, l'esprit cherche une explication et s'observe,

1. *La Naissance du récit*, Cheyne Éditeur, 1992.

2. *Ibid.*, p. 30.

observant les choses, soucieux de leur attribuer une cause, des effets, dans l'ordre d'un univers au sommet duquel il aime à se situer.

Les mots et les choses, étroitement imbriqués, les premiers tremblants devant les secondes, prompts à les trahir — mais est-ce trahir que de vouloir exister aussi ? —, les mots prendraient le relais des choses et se transformeraient en récit ou en poème, dont la réussite viendrait en partie des images qu'en retour les mots sauraient faire lever, par intervalles, en eux.

Mais nous sommes éteints, chaque jour nous nous éloignons un peu plus de l'état de veille où se superposent les âges de la rue, la conscience et les souvenirs. Et quand d'une main vigoureuse certaines choses nous saisissent, nous reconnaissons avec effroi le début du récit ou du poème à quoi nous nous évertuerons en vain de donner une suite.